

## L'Emprise

(Suite)

—Vous avez bien changé, Monsieur Routier...  
—Peut-être pas tant que vous le pensez!  
—Allons donc!... Vous êtes dans vos jours noirs!  
Moi aussi, j'ai les miens; il faut secouer tout cela...  
que diable!... Vous seriez le Pape, vous auriez des  
ennemis!...  
—Des amis aussi...  
—Mais vous en avez!...  
—Ici...?  
—Oui, ici.  
—Qui donc?...  
—Mais, moi...

Alors, faisant volte-face avec cette hypocrisie féminine, inconsciente tellement elle est instinctive, Alberte tend à Claude la main en un geste de camarade :

—Mon ami — et elle appuie sur ce mot, — nous nous sommes fait de la peine bien inutilement tous les deux, ce matin; je me suis laissée impressionner par Sandrin, qui est un intrigant et un ambitieux; mais, au fond, je sais absolument ce qu'il faut penser de lui et de vous... Que deviendrait l'usine si vous en sortiez?... Votre honnêteté y constitue pour moi la plus essentielle sécurité!... Seulement, vous êtes susceptible comme tous les terriens; vous entrez dans la situation tête baissée, comme les taureaux de votre pays... Pour la troisième fois, rappelez-vous donc ce qu'on vous a dit: l'usine ressemble à un ménage; pour y être heureux, il faut: 1o des concessions!... 2o des concessions!... 3o des concessions!!!... C'est ainsi qu'on arrive à la concession à perpétuité... Laissez-moi vous prêcher la suavité, la douceur, la tendresse, la charité, la mansuétude, la bénignité... Soyez le rayon de soleil de l'usine!... Et qu'à votre bonté fondent les plus vieilles haines et se dissipent tous les malentendus... Pour pénitence, mon enfant, vous embrasserez Sandrin trois fois... Allez et ne péchez plus!

Tout rêveur, Claude descend le petit escalier du bureau d'Alberte... Est-elle sincère, ou les paroles affectueuses qu'il vient d'entendre cachent-elles un piège de plus...? En tout cas, un nouveau complot se trame sûrement contre lui, car Alberte elle-même vient de reconnaître qu'on a fait un rapport le soir même de l'enterrement.

Par la pensée, Claude se représente l'ensemble de la situation: le comte ne lui parle plus depuis son retour de Fleurines; les ateliers sont hostiles... Sandrin part résolument en guerre contre lui, sous la protection lointaine de l'influence de Dietzch... Pour conserver sa malheureuse place, il va falloir lutter encore..., lutter toujours..., se battre contre tout le monde..., et vraiment, il ne peut s'habituer à comprendre ainsi la lutte pour la vie!

C'est donc découragé qu'il sort de cette entrevue avec Alberte, et le soir même il écrit à sa femme une lettre où, sans le vouloir, il laisse pourtant deviner son état d'âme un peu plus que d'habitude, et imprègne son style de cette tonalité douloureuse qui semble être la note de son habituelle atmosphère.

Paule lui répond courrier pour courrier.

« Ami très cher,

Il me semble que tu me caches quelque chose..., que je ne suis plus ta femme..., que tu souffres sans moi..., loin de moi..., que je deviens une étrangère dans ta vie; moi qui ai soif de tout savoir de toi! Quand reviendras-tu...? Ou, si tu préfères, quand me permettras-tu d'aller enfin te voir là-bas, à Paris...? Ici tout t'attend, le cottage est plus accueillant que jamais; juillet est exquis à Fleurines; j'ai honte de mon cadre de bonheur, en pensant à ton usine de la Chapelle et aux jours de pluie froide dont tu me parles.

« Hier, Mlle Luce est venue nous voir, en grand deuil; elle paraît très triste... On dirait un oiseau dont les ailes seraient cassées... Elle habite maintenant l'Abbaye, dans un petit pavillon qui fait, à droite, pendant de celui qu'occupait Mlle Odile. La tante de Valmont paraît très heureuse de l'avoir, et on les rencontre souvent toutes les deux, en voiture, dans la campagne; quelquefois M. Jacques de la Ferlendière les accompagne.

« Mlle Luce m'a parlé beaucoup de toi:  
« — Claude n'ose pas revenir à Fleurines, m'a-t-elle dit, même pour quelques jours, car il doit être

écœuré de tout ce qu'il voit, et je suis sûre qu'il n'aurait plus le courage de retourner à Paris...

« Est-ce vrai...? Viens toujours essayer!...

« L'abbé Hans vieillit beaucoup; mais le père est solide comme un chêne.

« Si l'on en croit l'opinion de tout le monde ici, le château sera vendu; le notaire a dit que le comte n'en veut plus, mais que l'Alberte désirerait le garder pour exaspérer la Ferlendière. On dit aussi que M. Jacques va se porter aux élections, et que, dans ce but, il a deux mille journées de travail à donner aux journaliers du pays; on curerait l'étang, puis on drainerait les terres en contre-bas de l'Abbaye, car maintenant la Ferlendière et l'Abbaye sont un même domaine. Quand viendras-tu voir ces changements?

« Jean et Annie t'embrassent comme ils t'aiment,  
« Et moi!... »

« PAULE. »

## XXIII

Cette lettre, qui arrive juste au moment où Claude en avait tant besoin, provoque un afflux de souvenirs et de comparaisons, comme un besoin de laisser tout là... de fuir ces murs, ces cheminées, ces figures compliquées de collègues, problèmes vivants qui font travailler sans cesse et lassent sa pauvre âme malade.



Le chef de gare veut intervenir près des clairons de la Société de Gymnastique

Même en temps ordinaire, dans ce va-et-vient fiévreux d'intrigues perpétuelles, au milieu des responsabilités mal définies, et souvent très dangereuses, qu'il lui faut prendre à chaque instant avec le monde aride des affaires, ce fils de terrien éprouve parfois un désir exaspéré de ne plus recevoir personne, d'être seul, loin de tout et de tous; et la nostalgie de la campagne monte alors en lui avec une puissance de résurrection...

La lettre de Paule avive ce besoin, le rend presque immédiatement irrésistible; et comme Claude ne peut ni ne veut aller à Fleurines, surtout dans l'état où il se trouve, il cherche un moyen terme, pour se distraire un peu de sa pensée fatigante, ne serait-ce qu'un seul jour!...

Après une courte hésitation, il décida de partir le lendemain, qui était un dimanche, et de tromper sa faim des champs, sa soif de solitude, en allant un peu voir cette banlieue de rêve, dont les Parisiens sont si fiers; cette ceinture de la capitale « faite avec l'émeraude des forêts, et que les toits rouges ou violets des villas sèment tour à tour de rubis et d'améthystes! »... comme disent les poètes qui commentent les guides et les cartes cyclistes.

Si même il allait déjeuner chez un client de l'usine qui habite le Raincy et l'a maintes fois engagé à venir se reposer, à l'ombre de son bois, des fatigues de Paris?... Mais il abandonna vivement ce projet... on parlerait certainement des ateliers, de

Sandrin, de M. de Saint-Agilbert, et alors, où serait le repos?... Il résolut donc tout simplement de passer sa journée en sauvage, gardant son entière liberté, quitte à entrer chez cet ami si, au dernier moment, le cœur lui en disait.

Le lendemain, le soleil apparut radieux dès la première heure, et monta dans un ciel plombé qui promettait une belle journée de chaleur.

Claude n'est presque jamais encore sorti de Paris; depuis son arrivée à l'usine, il s'est terré à la Chapelle, s'occupant souvent d'affaires plus encore le dimanche que les autres jours, n'ayant aucune relation, n'éprouvant même pas le désir d'en faire. Aussi, l'aspect de la gare, envahie dès 8 heures du matin par une armée d'hommes, de femmes, d'enfants, par les Sociétés de tir, de gymnastique, d'orphéons ou de fanfares, en quête du train de plaisir, est un spectacle nouveau pour ses yeux: on s'écrase aux guichets; trois surtout sont pris d'assaut, précisément ceux qui distribuent les billets pour Pantin, Noisy, Bondy, le Raincy, Livry... Claude a jeté son dévolu sur cette ligne, qu'il ignore un peu moins à cause des descriptions de son client. Comme il est absolument libre de son temps et que rien ne le presse, il attend patiemment son tour, intéressé par la vue de tous ces gens qui ne peuvent se passer de la ville et se ruent aujourd'hui si farouchement à l'assaut de la campagne!...

—C'est ainsi tous les dimanches...? demande-t-il à une marchande de journaux qui trône au milieu de ses publications comme une Junon antique.

La vendeuse le regarde, étonnée de cette naïve question :

—Eh bien, si vous veniez un jour de grande fête!

Le train No 1 part dans un brouhaha considérable; puis le train dédoublé, et enfin le « ter » où Claude réussit à se caser, avec un billet de seconde classe, dans un compartiment de troisième, creusant péniblement, et avec force excuses, son trou entre un petit employé furieux, sa femme, ses trois enfants, qui abusent déjà de leurs demi-places pour vagabonder sur les genoux de la galerie, composée de trois soldats du train et de quelques voyageurs. On fume, on chante dans les compartiments voisins; c'est la grosse joie débordante des Parisiens qui, après avoir étouffé pendant une semaine dans les rues, les magasins, les logements ouvriers, vont respirer sous un ciel moins étroit un air réputé plus pur.

Il y a là des ménages sympathiques et affairés, chargés de provisions comme s'ils partaient pour un véritable voyage; des enfants terribles qui sautent comme des crevettes, et passent tout à coup la moitié du corps par la portière, pour signaler à leur famille l'arrivée d'une locomotive sur la voie d'à côté; des ouvriers loquaces qui trouvent entre deux pipes la solution de la question sociale; des pêcheurs à la ligne qui partent en guerre contre les poissons du canal de l'Oureq; des bicyclistes en culotte et en espadrilles, qui commentent les moteurs, et d'avance dévorent des kilomètres et... leur petit pain de deux sous.

Par-ci, par-là, quelques travailleurs silencieux, allant chercher là-bas, à la distance chichement mesurée par la petite de leur porte-monnaie, ce que Claude veut aussi, un peu de calme pour leur pensée douloureuse, de l'espace à leurs yeux fatigués par le kaléidoscope des rues de Paris, un peu de silence aussi, et s'isolent déjà dans la foule brailarde, rangon obligée et payable d'avance de tout déplacement parisien.

Enfin le sifflet retentit, et le train va s'ébranler. A ce moment, éclatent, à l'impériale d'un wagon, les accents cuivrés des clairons d'une Société de gymnastique, qui va mesurer ses biceps et triceps avec ceux des Vengeurs de Montretout-sur-Oureq. Par la portière grande ouverte, Claude voit pendre les guêtres blanches des gamins habillés en soldats, scandant le long des montants des voitures les accents nouveaux de la « Marseillaise ». Le chef de gare veut intervenir et exiger une tenue plus réglementaire; mais il est salué par une pluie d'épithètes aussi peu Louis XV les unes que les autres; il n'a même pas le temps de les apprécier, car, du bout du quai, des flots de voyageurs attardés, traînant des enfants et des sacs, accourent pour profiter du retard; il abandonne alors vivement le champ de bataille, et donne le signal du départ.